

Dans « Petite fille », en salles actuellement, Sébastien Lifshitz aborde la question de la transidentité chez l'enfant. Une réalité encore méconnue et peu soutenue/encadrée par les pouvoirs publics.

GAËLLE MOURY

Cinéaste de la liberté de l'être, Sébastien Lifshitz signe avec *Petite fille* un témoignage essentiel qui permet de lever le voile sur un sujet central, encore parfois mal compris : la transidentité chez l'enfant. Pendant un an, il a suivi le quotidien de Sasha, 7 ans, né garçon, mais qui se vit comme une petite fille depuis l'âge de 3 ans. Pour elle, cette transition est une évidence, une question de survie. Si elle reçoit le soutien inconditionnel de sa famille, le monde autour d'elle est hostile. Avec une caméra discrète, Sébastien Lifshitz se glisse dans la vie de cette famille pour documenter son quotidien, avec aussi son regard de cinéaste. Une manière sensible et accessible d'aborder la question de la transidentité chez l'enfant.

« Si on considère ce film comme une porte d'entrée, un outil de visibilité, qui montre la réalité d'une enfant mais aussi et peut-être surtout de sa famille et de sa maman, ça ne peut évidemment qu'être positif », explique Noah Gottlob, psychologue inclusif et cofondateur de Transkids, première (et unique) association belge francophone spécifiquement dédiée aux enfants transgenres ou en questionnement quant à leur genre, et à leurs parents. « La visibilité est en effet un des problèmes majeurs des thématiques trans, mais aussi de toutes les thématiques hors de la norme. Plus on visibilise des vécus hors de la norme, plus le champ de la norme s'ouvre. Le risque est par contre de considérer que cet outil de visibilisation montre LA réalité et pas une des réalités alors qu'il y a autant de vécus, de transitions que de personnes qui font des transitions. Mais si on doit effectuer des comparaisons avec d'autres films, *Petite fille* est un outil pédagogique plus intéressant que *Girl* par exemple (le film de Lukas Dhont, Caméra d'or à Cannes en 2018, NDLR), qui est quand même une vision très cisfantasmée (une personne cisgenre est une personne dont le genre ressenti correspond à son sexe assigné à la naissance, NDLR). »

À sa manière, *Petite fille* participe aux changements de mentalités. L'enjeu est en effet aujourd'hui de sortir d'une vision normative du genre, d'informer et de permettre aux personnes qui se questionnent sur leur genre de trouver un soutien, un espace de parole et de rencontre. « Il y a vingt ans, quand j'avais l'âge de la petite fille dans le film, être trans n'était même pas possible », explique Joséphine, 28 ans. « Aujourd'hui, beaucoup de jeunes ont la chance de vivre dans un monde où non seulement c'est un peu plus accepté mais où les gens sont au courant que ça existe. J'ai commencé à avoir des envies "d'être une fille" à partir de la puberté. Et à ce moment-là, je n'avais même pas les mots pour décrire ce que je ressentais. Le vocabulaire n'existait pas, ni dans ma tête, ni dans celle de mes parents. Être trans, c'était juste quelque chose qu'on voyait à la télé, dans des programmes américains. C'était chouette qu'à force de voir des films, lire des livres, des ados puissent mettre



Sébastien Lifshitz signe avec « Petite fille » un témoignage essentiel pour aborder la question de la transidentité chez l'enfant. © AGAT FILMS & CIE - ARTE FRANCE

Lever le voile sur la transidentité

des mots sur ce qu'on appelle la dysphorie de genre (lire ci-contre). Même si c'est extrêmement simpliste et un peu pathos, ce qui m'agace un peu parce que je n'ai pas envie qu'on me plaigne. J'ai envie d'avoir des droits, de me fondre dans une certaine masse. »

Des enjeux spécifiques

« La plus grande difficulté aujourd'hui, c'est qu'il existe encore beaucoup de croyances et d'ignorance », explique Sasha, homme trans de 30 ans. « Quoi qu'on fasse, on est toujours considérés hors de la norme. Je n'utiliserai pas le terme "bête de foire" mais "sujet d'étude". » Pour permettre ce changement de mentalité, pas vraiment d'acteurs publics en Belgique mais bien des associations qui effectuent un travail de fond, à l'image de celui fait par Transkids pour les enfants. Avant sa fondation en octobre 2018, aucune association n'était dédiée spécifiquement à l'accompagnement des enfants. Or le parcours de transition d'un enfant est différent de celui d'un adulte et un espace de soutien dans ce cheminement s'avère souvent crucial. D'autant plus que si aucune statistique ne permet de déterminer clairement le nombre d'enfants concernés, certaines études estiment la prévalence des personnes trans entre 1 à 3 % de la population adulte, ce qui pourrait signifier que chaque école est concernée.

Le parcours de transition d'un enfant est différent de celui d'un adulte et un espace de soutien dans ce cheminement s'avère souvent crucial

« J'ai entendu parler du genre quand j'avais 23 ans », continue Sasha. « Si enfant, on avait eu des activités pas forcément estampillées genre mais où on aurait évoqué par exemple les stéréotypes liés aux jouets, je me serais senti beaucoup plus à l'aise de dire pas mal de choses sur les jouets que je préférerais, sur le fait que ça m'ennuyait

qu'on me dise de fermer les jambes parce que j'étais une petite fille... Ça m'aurait aidé d'avoir une validation de personnes adultes qui me disent que je pouvais faire autre chose et que ça ne me rendait pas bizarre. On confond très souvent tout ce qui est identité de genre et orientation sexuelle et romantique. Or ce sont des choses différentes et l'identité d'un enfant se construit même avant la naissance où on va déjà lui faire porter des codes genrés qui sont dictés par la société. On est toujours un peu frileux de parler des questions de transidentité et de genre avec des enfants alors que c'est une réalité qui les concerne aussi. C'est essentiel que les gens comprennent que ce n'est pas parce qu'on va parler d'identité de genre, de stéréotypes de genre, de codes genrés avec eux qu'on va directement faire de l'éducation sexuelle. Les enfants sont donc obligés de se rattacher aux codes qui existent dans la société. L'idée est simplement de leur donner la possibilité de voir qu'il y a d'autres choses qui existent. L'éducation au genre ne touche d'ailleurs pas que la transidentité. Ça concerne aussi les jeux avec lesquels les enfants jouent par exemple, et pourquoi. »

Un cadre légal figé

Si des associations sont présentes sur le terrain, le cadre légal entourant les questions de transidentité est lui toujours figé. « Tout ne s'est pas solutionné d'un coup de baguette magique lorsque les constats ont été posés », insiste Noah Gottlob. « Le changement de prénom est toujours fixé à 12 ans, celui de marqueur de genre sur la carte d'identité à 16, avec attestation du/de la psychiatre. Avant 12 ans, il y a un vide juridique et l'enfant trans n'existe pas, ce qui n'a évidemment pas de sens. Rien de concret n'est mis en place dans les écoles, même si on y travaille. Il y a toujours des comportements inadaptés en termes d'accompagnement, des pratiques normalisantes voire discriminantes ou des refus de soins du côté des professionnels de la santé. Nos missions ne font que gran-

dir parce qu'on part de rien et qu'il faut tout créer : des accompagnements, des formations, des événements, des espaces de visibilisation, des espaces de rencontre... »

Malgré son rôle essentiel, Transkids fonctionne de manière totalement bénévole. « Ça veut dire que l'on n'a pas d'employés et que notre temps est limité parce que nous devons travailler à côté. On ne peut donc répondre qu'à l'urgence et c'est dramatique parce qu'il faut maintenant un travail de fond. Que tout le monde, les écoles, la société, professionnels de la santé, politiques, s'en saisissent. Le fait qu'on existe, c'est bien, mais ce n'est pas suffisant. S'informer et apprendre sont des volontés qui doivent émaner de chacun. » « Il y a un manquement de la part des politiques qui ne se penchent pas sur ce qu'il est possible de faire », dit Sasha, qui œuvre également au sein de Crible, une association de jeunesse qui fait de l'animation et de la formation sur les stéréotypes de genre et les enjeux LGBTQI+. « Il y a aussi un manque de financements. C'est joli de mettre le drapeau arc-en-ciel quand c'est la pride mais il n'y a pas grand monde après et ça commence à peser sur le moral de tout le monde. » « Plutôt que de subsidier, ce qui vient placer la responsabilité uniquement du côté des politiques, je parlerai de supporter », dit Noah Gottlob. « C'est à la mesure de tout le monde. Et pas que financièrement. On a évidemment besoin de support financier, de locaux, de matériel et c'est compliqué de le faire uniquement sur base de crowdfunding. Mais écrire un mail au directeur d'une école par exemple dégage quelque chose de positif mais ne coûte rien. »

De petites actions qui contribueront à un changement de fond. « Je suis un peu contre la psychiatrie de la transidentité », conclut Joséphine. « Ce n'est pas nécessaire et ça contribue à une espèce de pathologisation qui est foncièrement mauvaise. Avant, on faisait la même chose avec les homosexuels. Il faut éduquer les parents, protéger les enfants, dépsychiatriser. »

Clés de compréhension

Au cœur de *Petite fille*, une certaine volonté pédagogique. « Je ne donne pas un cours sur la dysphorie de genre », nous expliquait ainsi le réalisateur Sébastien Lifshitz. Mais j'ai essayé de faire un film populaire dans le sens noble du terme, c'est-à-dire qu'il puisse s'adresser à tous. Si la notion de transidentité est aujourd'hui mieux appréhendée par un public de plus en plus large, elle implique des notions diverses qu'on ne dissocie pas toujours. En termes de définition, la transidentité est le fait de ne pas s'identifier (ou pas seulement, pas complètement) au genre assigné à la naissance. On parle aussi de dysphorie de genre pour décrire la détresse de la personne transgenre face à un sentiment d'inadéquation entre son genre assigné et son identité de genre.

« Une des clés de compréhension de la transidentité, c'est la différence entre identité de genre, sexe et sexualité », explique Noah Gottlob, psychologue inclusif et cofondateur de Transkids. « Le genre appartient à la sphère de l'identité. Et par définition, l'identité est quelque chose qui est propre, autodéterminé et légitime. Ce n'est donc ni les parents, ni le domaine médical ou l'école qui vont pouvoir déterminer l'identité de quelqu'un. Or c'est ce qui se passe dans la société aujourd'hui avec l'assignation de genre. À la naissance et même avant, on assigne un genre en fonction du sexe d'un enfant. Le genre n'est d'ailleurs pas binaire, c'est-à-dire pas uniquement féminin ou masculin. C'est plus un spectre qu'un continuum. Ensuite, il y a le sexe, qui est quelque chose de plus physique : les organes génitaux, sexuels... À nouveau, ce n'est pas dans une binarité puisqu'il y a toutes les personnes intersexes (c'est-à-dire nées avec des caractéristiques sexuelles qui ne correspondent pas aux définitions typiques de "mâle" et "femelle", NDLR). Puis il y a la sexualité, où on est dans le domaine de l'attrance. »

G.MY

ABONNÉS

LE SOIR

A découvrir aussi : les vidéos bienveillantes, pédagogiques et simples à comprendre autour des questions de transidentité par Sasha Berger sur Ton Pote Trans, sur sa chaîne YouTube.

plus.lesoir.be